

Retour sur l'atelier Champ Libre - septembre 2014

Faire du journalisme en prison a quelque chose de frustrant. La matière, les histoires à raconter sont partout présentes, mais chaque pas pour s'en approcher est compliqué, voire impossible. Tout est fait pour limiter les libertés, et celle de pouvoir raconter ce qu'il se passe en est visiblement une qui dérange particulièrement l'administration pénitentiaire.

Champ libre a eu un sacré courage en proposant de faire un atelier journalisme avec des prisonniers. Nous n'étions jamais rentrés en prison, excepté lors d'une visite ministérielle soigneusement organisée pour Paolo. Nous convaincre n'a pas mis beaucoup de temps. Mais cela ne veut pas dire que nous n'avons pas eu d'appréhensions.

Comment les détenus vont-ils nous accueillir ? Seront-ils violents ou à l'inverse totalement désintéressés ? Comment vont-ils réagir face à une profession à laquelle ils ont souvent déjà eu affaire, mais dans un contexte forcément plus agité. Toutes ces appréhensions ont été vite levées par l'expérience et le dévouement des bénévoles de Champ libre qui nous ont accompagnés, Léa, Mai-Liên et Mathilde, toutes trois extrêmement rassurantes.

Elles se sont définitivement évaporées dès la première séance, un samedi brumeux de début septembre. Rentrer pour la première fois dans une prison, particulièrement dans celle de Bois d'Arcy, est une expérience qui ne s'oublie pas. Les cris, entendus dès qu'on franchit le premier sas. Les portes qu'on ne cesse d'ouvrir et de fermer. Et surtout, ces immenses sas panoptiques au milieu d'une architecture digne d'un vaisseau spatial.

Réflexe journalistique : on a envie de s'arrêter pour noter les détails, prendre des photos. Mais déjà, ce n'est pas possible. Nous avons laissé tout ce qui pouvait nous permettre de montrer la prison (téléphone et appareils photos) à l'entrée. L'administration pénitentiaire a voulu nous faire signer un texte nous interdisant d'écrire quoi que ce soit sur notre expérience et sur la prison. Nous avons bien sûr refusé. Mais quand bien même nous aurions voulu écrire, notre vision a malheureusement été limitée au minimum : l'entrée, la machine à café, les sas, les couloirs et au bout la petite salle éclairée par un simple soupirail. Une salle de classe en mauvais état. Sans accès aux cellules, aux douches, aux salles de travail, notre expérience de la réalité carcérale est forcément partielle, limitée aux témoignages des participants à l'atelier, à ce qu'il s'est passé dans cette petite salle et dans le couloir qui y mène.

Nous avons soigneusement préparé la première séance en calant des activités multiples, ciselées sur des durées courtes, dans le but de capter l'attention. Nous avons peur que personne ne participe. A peine avait-on commencé le tour de présentation qu'un détenu nous interpelle. « Je suis très content d'être là car j'ai plein de questions ». Pendant trois heures, les questions fusent sans interruption, les participants se lancent dans des débats que nous essayons tant bien que mal de canaliser.

Bien sûr la défiance contre le journalisme est au plus haut. On nous assure que les journalistes ne peuvent pas écrire ce qu'ils veulent, que quelqu'un décide de ce qu'ils peuvent dire ou non, qu'ils sont partiaux. En prison, les détenus sont abreuvés d'informations à la télé, mais assurent ne pas les croire. Il faut répéter inlassablement que si les journalistes peuvent commettre des erreurs, nous avons le sentiment de pouvoir faire notre travail librement et sans contrôle.

Au bout d'une matinée de débat, nous sortons épuisés par le dynamisme des échanges et leur volume sonore. Mais nous sommes contents : le débat a pris au-delà de toutes nos espérances. La deuxième séance est l'occasion de leur montrer le documentaire d'Yves Jeuland sur le quotidien du service politique du Monde. Un film qui montre notre travail sous un beau jour et qui prouve surtout que nous passons notre temps à débattre, bien loin des théories complotistes. Il faut arrêter le film régulièrement, pour expliquer les détails – certains détenus n'ont visiblement jamais ouvert de journal de leur vie -, mais les participants semblent contents de voir notre quotidien. « En fait vous êtes payés pour discuter » plaisante l'un d'entre eux.

Les troisième et quatrième séances étaient clairement celles pour lesquelles nous avons le plus d'appréhension. Si les détenus étaient pour la plupart très à l'aise à l'oral, nous savions que passer à l'écrit pourrait être plus ambitieux. Ecrire un article demande des habitudes qui ne s'apprennent pas en deux heures, surtout quand on maîtrise déjà peu l'écriture. Nous avons été rassurés dès que nous avons vu que l'affluence était similaire aux séances précédentes : l'écriture ne faisait pas peur.

Pour rassurer l'administration pénitentiaire, nous avons promis qu'il s'agirait d'écrire une critique du documentaire. Surtout pas de raconter leur quotidien. Mais la tentation était trop forte. Depuis le début, les détenus comme nous avons envie d'utiliser notre présence pour témoigner de ce qu'est la prison. Un témoignage bien écrit est plus fort que n'importe quel récit fait à l'oral. Pour eux, nous étions l'occasion de montrer que la prison n'est pas un univers simple à comprendre. Il y avait aussi l'espoir des détenus : en écrivant la réalité de leurs conditions de vie, elles pourraient peut-être s'améliorer un peu. Pour nous, ils étaient des témoins directs d'un quotidien auquel les journalistes ont souvent très difficilement accès.

Paolo a eu l'idée de leur faire écrire chacun sur un papier les deux événements – en prison, ou à l'extérieur – qui les avaient le plus marqués ces deux derniers mois. En quelques minutes, la plupart avaient rempli leur feuille. L'actualité – ou simplement le quotidien - de Bois d'Arcy s'est clairement imposée comme sujet d'écriture : une interpellation au parloir, des conditions de vie déplorables, la visite de Taubira... nous avons débattu des différents sujets comme dans une conférence de rédaction. Choix des sujets à traiter, hiérarchisation : les réflexes journalistiques sont venus naturellement.

Après avoir réparti les sujets en petits groupes, nous avons préparé une « Une » avec les six ou sept titres. Chaque groupe a travaillé sur son article en s'interrogeant mutuellement. Un des détenus a raconté à Léa combien il était content de pouvoir parler de ses conditions de détention, un sujet dont on ne parle jamais en prison comme tout le monde y est soumis. Un autre détenu mène des interviews à la baguette, en posant les questions parfaites. « En fait vous posez les questions comme la police » remarque très justement un autre. Cela crée une joyeuse pagaille

au milieu de laquelle sortent des histoires hallucinantes, certaines drôles, la plupart graves. Mais il faut aussi apprendre à expliquer avec des mots clairs ce qu'est la prison pour un public extérieur, en essayant d'utiliser les mots précis.

A l'issue de la troisième séance, on se dit que s'ils mettent tout ça sur papier, on pourra en sortir un document exceptionnel. La dernière séance passe malheureusement beaucoup trop vite. Difficile de se concentrer sur l'écrit longtemps, de reprendre son texte plusieurs fois. Il nous aurait fallu quelques séances de plus pour extraire des textes plus proches des standards du journalisme. C'est compliqué aussi de faire accepter que le journalisme soit un travail de recherche d'objectivité, même si elle est impossible à atteindre. « On ne peut pas faire du journalisme comme toi ici. On est ici, c'est impossible de faire comme si on n'y était pas », nous répond un participant lorsque nous l'embêtons pour qu'il écrive de manière plus neutre, plus objective, plus journalistique. Faire du journalisme sur la prison quand on est en prison est probablement impossible. Mais les textes des huit participants à l'atelier ont pour qualité d'être des témoignages bruts. Ils sont au plus proche de ce que les détenus ont souhaité exprimer. Ils sont très loin d'être des articles journalistiques, mais c'est très bien ainsi. Merci à leurs auteurs.

Jean-Baptiste et Paolo